

## Napoléon stratège

Napoléon a indirectement enseigné l'art de la guerre à ceux qu'il a affrontés et battus, favorisant ainsi leurs propres victoires ultérieures avec des conséquences politiques. La capitulation de Paris en 1814 a entraîné sa première abdication et la défaite de Waterloo, en 1815 après les Cent-Jours, la seconde.

**L'archiduc autrichien Charles** (1771-1847) combat, sans succès, le jeune général Bonaparte pendant la campagne d'Italie (1797). Président du Conseil de guerre en 1801, il propose un plan détaillé de la réorganisation globale de l'armée. Nommé ministre de la Guerre et de la Marine, il procède à de nombreuses réformes, inspirées de celles mises en œuvre en France depuis la Révolution. Généralissime, il est vaincu par Napoléon à Eckmühl (1809), puis remporte la victoire d'Essling un mois plus tard. Cette première grande défaite de l'armée napoléonienne est compensée, après quelques jours, par la victoire de Wagram. L'archiduc prend alors une retraite anticipée (à 38 ans !) et rédige ses réflexions dans un ouvrage sur la stratégie, dont Napoléon entendra parler lors de son exil à Sainte-Hélène. Bien qu'il ait effectué l'essentiel de sa carrière contre l'Empire ottoman, **le général russe Koutouzov** (1745-1813) est rappelé en 1805 à la tête d'une avant-garde pour soutenir les troupes autrichiennes. Malgré une infériorité numérique, Napoléon remporte alors la grande victoire d'Austerlitz le 2 décembre, jour anniversaire de son sacre. En juin 1812 lors de la campagne de Russie, Koutouzov, nommé commandant en chef des forces russes, affronte la Grande Armée à Borodino en septembre. Cette bataille, connue en France sous le nom de la Moscowa, est gagnée par Napoléon au prix de lourdes pertes. Elle lui ouvre les portes de Moscou, désertée par ses habitants. L'incendie de leur capitale par les Russes contraint l'armée impériale à la retraite. La rigueur de l'hiver et la tactique de harcèlement par les cosaques et les partisans, choisie par Koutouzov, achèvent de la décimer. **Le général anglais Wellington** (1769-1852) a séjourné neuf ans en Inde britannique, où il a compris l'étroite imbrication entre buts militaires et ambitions politiques. Pendant la guerre d'Espagne (1808-1814), les nations européennes coalisées contre la France lancent une contre-offensive à partir du Portugal. Nommé à la tête du corps expéditionnaire britannique en 1809, Wellington sait exploiter les erreurs des généraux et maréchaux français en l'absence de Napoléon, reconnaissant qu'il aurait été battu dans le cas contraire. Il l'affronte directement à Waterloo, rassuré par l'arrivée imminente de renforts prussiens. Sa réputation de vainqueur de l'Empereur servira la carrière diplomatique et politique de Wellington, qui deviendra Premier ministre (1828 à 1830). **Le général prussien Blücher** (1742-1819) contribue, en 1813, à transformer un simple conflit entre la Prusse et la France en une guerre de libération de l'Allemagne entière de l'hégémonie française. La victoire des Coalisés à Leipzig à l'issue de la « Bataille des Nations », la même année, brise le contrôle de Napoléon sur l'Europe centrale. Comme lui, Blücher avait compris qu'une bataille, susceptible d'emporter la décision, ne doit être livrée que dans de

bonnes conditions. Pendant ses campagnes de 1813-1815, ses manœuvres audacieuses et inattendues déconcertent l'Empereur, obligé de réagir au lieu de prendre l'initiative. Il ressemble au général Bonaparte de la campagne d'Italie !

**Loïc Salmon**

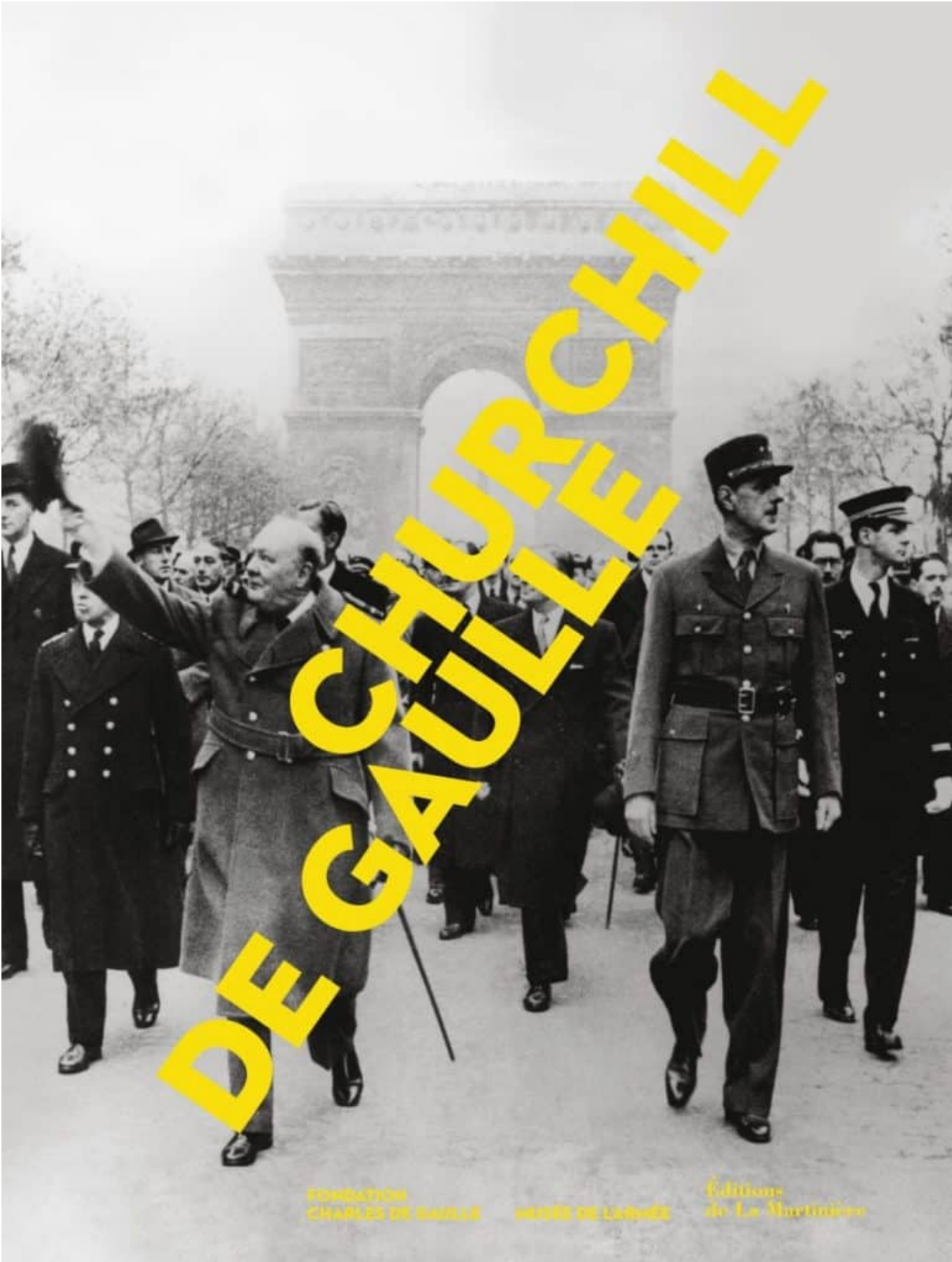
[Exposition « Napoléon stratège » aux Invalides](#)

[Napoléon à Sainte-Hélène, la conquête de la mémoire](#)

*« Napoléon stratège », ouvrage collectif. Éditions Lienart/Musée de l'Armée, 304 pages, 29 €*

---





# DE GAULLE CHURCHILL

FONDATION  
CHARLES DE GAULLE

MOIS DE L'ANNÉE

Éditions  
de La Martinière

# Churchill De Gaulle

De leur rencontre en 1940 à leurs héritages, de leur « mésentente cordiale » à leur admiration réciproque, le catalogue de l'exposition « Churchill-De Gaulle » retrace le parcours de ces personnages historiques.

Leur heure de gloire sonne le 9 juin 1940, quand Winston Churchill (65 ans), qualifié dans ses mémoires de « *romantique* » par Charles De Gaulle (49 ans), rencontre celui qu'il appellera plus tard « *l'Homme du Destin* ». Dans son enfance, Winston souffre du manque d'affection de ses parents. Son père, grand aristocrate, ne pense qu'à sa carrière politique, et sa mère, riche héritière américaine, est accaparée par ses amants. Charles naît dans une famille bourgeoise de Lille. Son père, professeur, lui fait découvrir l'Histoire et sa mère voue à la patrie une passion égale à sa piété religieuse. Élève exemplaire, Charles se transforme en intellectuel doté d'une solide formation classique, alors que Winston, « cancre » aux lectures éclectiques et hétéroclites, devient un autodidacte brillant. Nantis d'une mémoire phénoménale, tous deux partagent la même passion pour le métier des armes et l'histoire militaire de leurs pays respectifs et entament une carrière militaire. Pour Churchill, ce ne sera qu'un tremplin pour réussir très jeune en politique, où De Gaulle, soldat par vocation, n'entrera que par défaut et sur le tard. Ce dernier portera des jugements mitigés sur Napoléon, que le premier admirera profondément toute sa vie. Leur formation initiale d'officier les prépare à servir l'État avec passion. La première guerre mondiale est leur première expérience commune. Premier Lord de l'Amirauté dès 1911, Churchill a modernisé la flotte, amélioré les conditions de vie des marins et créé une aviation navale, mais porte, en 1915, la responsabilité de l'échec de l'expédition des Dardanelles. Il rejoint alors le front en Flandre, de novembre 1915 à mai 1916. Le lieutenant De Gaulle, trois fois blessé et fait prisonnier en 1916, ne sera libéré que le 11 novembre 1918. Une vingtaine d'années plus tard, l'accès aux responsabilités suprêmes les transforme en chefs de guerre, où le pouvoir civil décide en dernier ressort en matière militaire. Tout en reconnaissant en De Gaulle « *la France en lutte* », le gouvernement britannique maintient des contacts avec celui de Vichy en 1940 et 1941. La méfiance entre le général et le Premier ministre s'installe après l'échec du débarquement à Dakar en 1940 et les conquêtes, réalisées uniquement sous commandement britannique, de la Syrie (sous tutelle française) en 1941 et de Madagascar (colonie française) en 1942.

Elle sera exacerbée après l'entrée en guerre des États-Unis en 1941, dont le président, Franklin Roosevelt, ignore De Gaulle. Comme pour le débarquement en Afrique du Nord en 1942, Roosevelt refuse de l'associer aux préparatifs de celui du 6 juin 1944 en Normandie. Toutefois, l'accueil enthousiaste des Français réservé au général le 14 juin incite Roosevelt à reconnaître le chef du gouvernement provisoire de la République française en octobre. Le 11 novembre suivant, Churchill et De Gaulle descendent ensemble les Champs-Élysées (*photo*) et s'inclinent devant la statue de Clemenceau, la tombe du maréchal Foch et le tombeau de Napoléon. A son retour au pouvoir en 1958, De Gaulle exprimera sa reconnaissance à Churchill en lui décernant la croix de la Libération. Ce dernier aurait déclaré un jour que la croix de Lorraine...aurait été « *la plus lourde* » des croix qu'il ait eu à porter !

## **Loïc Salmon**

[Exposition « Churchill-De Gaulle » aux Invalides](#)

[Les généraux français de 1940](#)

[Maréchaux du Reich](#)

« *CHURCHILL DE GAULLE* », ouvrage collectif de 35 auteurs. Fondation Charles De Gaulle, Musée de l'Armée et Éditions de La Martinière, 288 pages, 28 €

---

GÉNÉRAL  
BARRERA

# OPÉRATION SERVAL

NOTES DE GUERRE

MALI 2013

SEUIL

# Opération Serval, notes de guerre, Mali 2013

Véritable immersion dans l'opération « Serval », ce livre lève le voile sur les multiples préoccupations, et les émotions, du général qui doit suivre les événements, être joint à tout moment et prendre les bonnes décisions à temps.

Bernard Barrera l'a rédigé à partir de ses lectures, de son expérience et de ses notes quotidiennes du 12 janvier, quand il reçoit un appel du Centre de planification et de conduite des opérations à Paris, au 7 mai à son retour en France. Il vient de tourner une des pages les plus intenses de sa vie d'officier. Il a dû mener des combats aéroterrestres, en liaison avec les contingents africains, et s'occuper des affaires civilo-militaires. Après les brèves interventions des forces spéciales, il s'agit de reprendre les villes de Tombouctou, Tessalit et Gao aux djihadistes, de les pourchasser et de les neutraliser, en vue d'une normalisation politique du Mali. La manœuvre retenue ressemble aux exercices de l'École de guerre et l'itinéraire à celui de l'expédition française de Bamako à Tombouctou ...en 1894 ! Dans une précédente affectation au cabinet militaire du Premier ministre, le colonel Barrera a étudié les données opérationnelles de la région. Devenu général, il fait présenter la situation, par son PC, au ministre de la Défense venu à Gao le 26 avril, avec les moyens de renseignement (écoutes électromagnétiques tactiques, drones et échanges avec la population), le repérage d'un groupe adverse et sa destruction par un tir d'artillerie. Il présente régulièrement aux médias les missions en cours et les possibilités de reportage au sein des unités, en fonction des contraintes opérationnelles et des consignes reçues. La brigade « Serval » doit aussi tenter de libérer les otages français, détenus à l'époque dans la région, et éviter que les journalistes présents sur place ne le soient à leur tour. Depuis le début de l'opération, s'y ajoute la pression des autorités politiques pour accélérer l'opération et aller plus loin et plus vite. Après la reconquête des villes, l'adversaire fuit le combat. Pour garder l'initiative sur lui, l'état-major doit déterminer zones et actions successives. Grâce à la méthode de raisonnement tactique, les options sont identifiées à partir de l'étude des djihadistes, du terrain, du cadre espace-temps et de la mission. Chaque mouvement est pensé selon les moyens logistiques et d'évacuation sanitaire. Dans les situations d'urgence en zone urbaine, il s'agit de bien se coordonner avec les



alliés, afin d'éviter les tirs fratricides et les pertes collatérales parmi la population omniprésente. Avec sa conseillère juridique, le général élabore les règles d'ouverture du feu, variables selon les cas de figure, et les conduites à tenir vis-à-vis des prisonniers et des enfants-soldats. La découverte de ces derniers par les militaires français, qui ont des enfants du même âge, provoque chez eux un choc comparable aux pertes, subies et assumées, dans leurs rangs. Outre la chaleur, la gastro-entérite à répétition et l'usure précoce des matériels, ils font face aux attaques « asymétriques » : pistes minées, assassinats et attentats-suicides de djihadistes drogués à la kétamine, qui inhibe la peur et anesthésie la douleur des blessures. Les soldats de la brigade « Serval » ont réussi leurs missions grâce à leur courage et leur professionnalisme, souligne le général Barrera. Jeune lieutenant, il avait d'abord commandé des appelés en Allemagne, face à la menace soviétique.

## **Loïc Salmon**

[Armée de Terre : retour d'expérience de l'opération « Serval » au Mali](#)

[Armée de Terre : l'arme blindée cavalerie de demain après l'intervention au Mali](#)

[Lieutenants en Afghanistan, retour d'expérience](#)

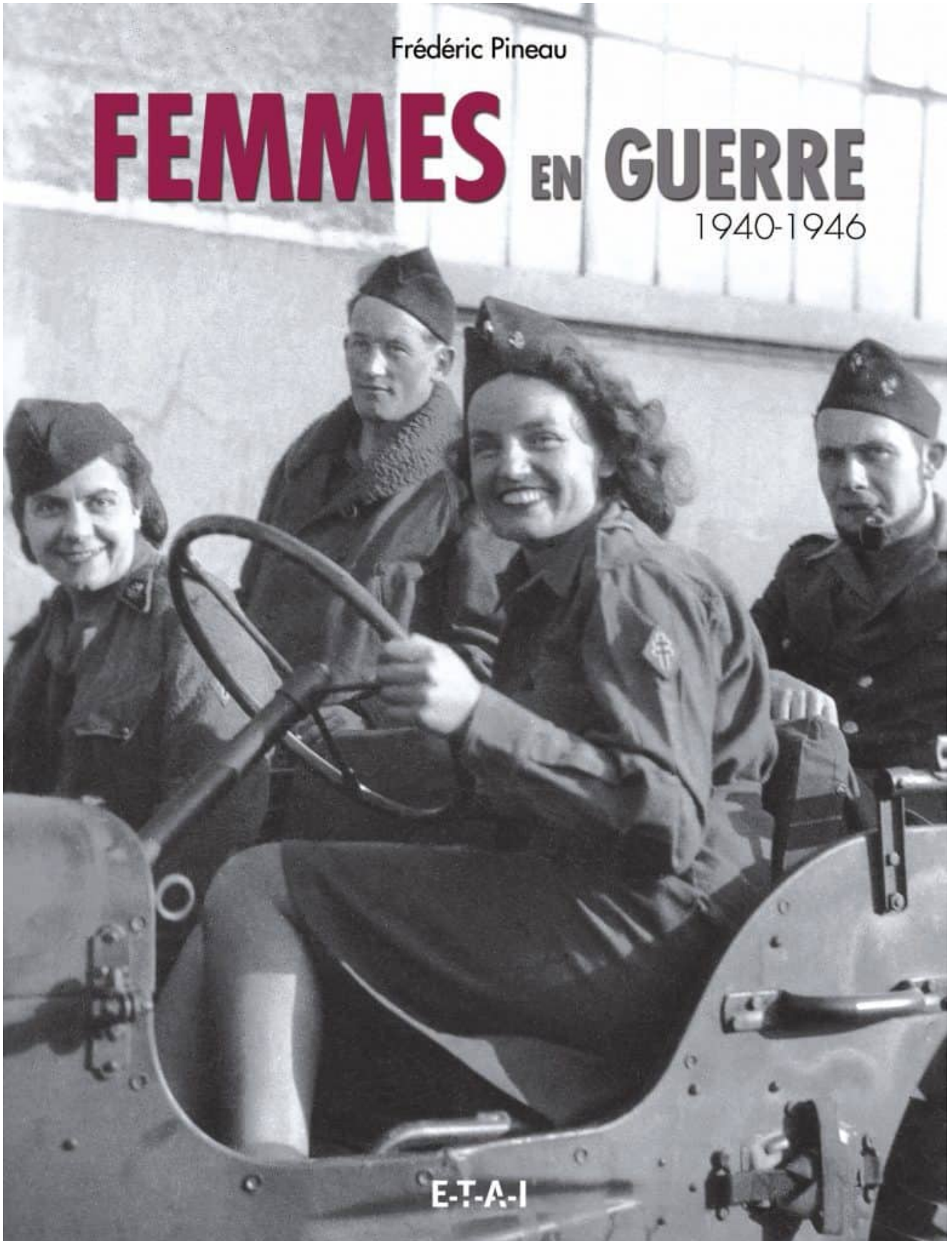
*« Opération Serval notes de guerre Mali 2013 » par le général Bernard Barrera.  
Éditions du Seuil, 448 pages, 21,50 €*

---

Frédéric Pineau

# FEMMES EN GUERRE

1940-1946



E-T-A-I

# Femmes en guerre 1940-1946

Cet ouvrage, réalisé par cinq personnes, présente les femmes qui ont participé, sous l'uniforme, à la seconde guerre mondiale du côté des Alliés. Abondamment illustré de photos et documents, sans oublier les détails vestimentaires et insignes, il souligne leur engagement et leurs difficultés à se faire admettre par leurs collègues masculins. « *Bien des combattants d'hier tiennent pour inadmissible la présence de femmes dans leurs rangs. Nous ternissons la pureté de leur légende, mettons de la sauce majorette dans leur gloire* », explique Suzanne Torrès, qui épousera le futur général Massu. Elle fait partie des Françaises vivant à New York que la riche Américaine Florence Conrad, soutenue par les puissantes ligues féministes, recrute en 1943 pour créer le groupe de conductrices ambulancières « Rochambeau », du nom du commandant des troupes françaises pendant la guerre d'Indépendance américaine. Les « Rochambelles » accompagnent la 2ème Division blindée du général Leclerc jusqu'en Allemagne. En décembre 1940, au Caire, le général Catroux crée le Bureau central d'assistance pour les Forces françaises libres au Moyen-Orient et en confie la direction à sa femme Marguerite, infirmière principale de 1ère classe. Une autre infirmière, la comtesse Gali-Leila du Luart, met sur pied la Formation chirurgicale mobile (FCM) N°1, franco-américaine de statut civil, pour secourir les grands blessés pendant la campagne de France. Elle reçoit la croix de Guerre et la Légion d'Honneur. Après divers avatars, la FCM reprend du service en Tunisie en 1942, suit tous les combats en Italie, rejoint la France le 31 mai 1945 et défile à Paris le 14 juillet. L'armée de l'Air crée le Corps auxiliaire féminin en 1943 à Alger. Parmi ces « filles de l'air » figurent la chanteuse américaine Joséphine Baker (croix de guerre avec palme et chevalier de la Légion d'Honneur) et l'aviatrice Maryse Bastié (croix de Guerre avec palme et commandeur de la Légion d'honneur). Outre ces grandes dames, nombreuses furent les femmes de métropole et des colonies à contribuer à la libération de la France. En Afrique du Nord, les volontaires doivent avoir entre 18 et 45 ans mais, les effectifs ne suffisant pas, un appel individuel sous les drapeaux est institué pour les Françaises de 21 à 40 ans, célibataires, veuves, divorcées et mariées sans enfants. Seules celles ayant souscrit un engagement peuvent servir aux armées. De tous les corps féminins, celui des transmissions, créé par le général Merlin, est le plus connu. Les « Merlinettes » participent à la libération de la Corse en 1943 et au débarquement de Provence en 1944. Parmi les 30 d'entre elles recrutées

par le 2ème Bureau (renseignement), 7 seront parachutées en France occupée, capturées par les Allemands et exécutées. La Marine constitue les Services féminins de la flotte (SFF), dont les cadres sont recrutés en fonction des diplômes, des états de service ou des services rendus. Deux groupes d'ambulancières SFF se distinguent au 1er Régiment de fusiliers marins et au Régiment blindé de fusiliers marins. Les premières, engagées en Italie en juillet 1944, seront considérées comme membres à part entière de l'unité, malgré la méfiance du début, pour leur courage, leur endurance et leur calme en toutes circonstances. Les secondes seront présentes à la prise de Berchtesgaden (« nid d'aigle » d'Hitler) les 4 et 5 mai 1945. Pourtant, l'unique monument aux ambulancières mortes pour la France, situé à Réchésy (Territoire de Belfort), ne sera inauguré... qu'en 1991 !

**Loïc Salmon**

[Exposition photographique itinérante « Femmes de la défense »](#)

**« Femmes en guerre 1940-1946 » (2013).**

**Éditions E-T-A-I/176 pages/36 €**

---





LES MUSÉES DE L'IMAGINAIRE



JÉRÔME CROYET

# SOLDATS DE NAPOLEON

L'ÉPOPÉE RACONTÉE PAR CEUX QUI L'ONT FAITE

Gaussen

# Soldats de Napoléon

Malgré ses dysfonctionnements, la Grande Armée a connu peu de réfractaires et de désertions, grâce à la solidarité de village de ses soldats et la discipline militaire.

Abondamment illustré, ce livre la fait revivre à travers des extraits de lettres de grognards, écrites à leur famille lors de haltes et...guère soumises à la censure ! Dans la Grande Armée, héritière des armées révolutionnaires, le métier des armes repose sur l'honneur et l'excellence de ses membres. La conscription de 1798 concerne tous les Français de 20 à 25 ans, car les volontaires de l'an II ne suffisent plus. Ils seront plus de 2 millions sous les drapeaux d'avril 1792 à juin 1815. L'embrigadement de jeunes hommes du même village garantit en effet la cohérence de la troupe. L'infanterie de la Garde Impériale, créée en 1800 et réorganisée en 1804, constitue la réserve d'élite, composée de sous-officiers et de soldats s'étant distingués sur les plans moral et militaire et ayant participé à au moins deux campagnes. L'aigle, symbole de la victoire au combat, devient l'emblème de l'Empire en 1804 et orne drapeaux, étendards, shakos, gibernes et sabretaches. Malgré une solde irrégulière et le coût élevé de la vie, le statut d'officier est attractif et magnifié par le régime impérial. A partir de 1811, les officiers révolutionnaires, qui avaient appris leur métier sur le tas, sont surtout remplacés par des jeunes gens issus des écoles militaires. Mais le sentiment patriotique et politique du soldat révolutionnaire perdure chez le soldat impérial. En outre, l'Empereur exerce une réelle fascination sur lui. Voir physiquement Napoléon exerce un impact moral immense sur le soldat. L'aura des chefs importe beaucoup, car combattre sous leurs ordres c'est partager leur gloire. La motivation se trouve renforcée par l'espoir de promotion et surtout les récompenses pour intelligence, bonne conduite, bravoure et zèle. Créée en 1802, la Légion d'Honneur est attribuée pour services rendus dans des fonctions législatives, diplomatiques, judiciaires, scientifiques, militaires ou administratives. Toutefois, Napoléon ne l'accordera jamais aux comédiens, qui risquent d'être sifflés par le public, ni aux agents de renseignement, qui peuvent trahir, ni aux financiers qui peuvent être véreux, précise Jérôme Groyet. Malgré sa violence, la guerre est considérée comme une succession d'opérations militaires, où les combattants respectent une forme de code d'honneur. Ce n'est pas le cas avec les guérilleros espagnols. De 1800 à 1815, le nombre de soldats décédés au combat

ou des suites de leurs blessures est estimé à 427.000, auxquels s'ajoutent les 550.000 morts de maladie et prisonniers jamais rentrés en France. Malgré le dévouement des médecins et infirmiers, les blessés manquent souvent de soins et les plus gravement atteints sont abandonnés sur le champ de bataille. Mais l'État paie la dot des filles pauvres qui épousent des anciens combattants. Après 1815, les soldats sont licenciés et les officiers mis en demi-solde, soit environ 1,5 million d'hommes. Les soldats, issus du monde rural y retournent. Les sous-officiers et officiers subalternes parviennent à se reconvertir dans la fonction publique, mais au prix d'un déclassement. Il faudra attendre la Monarchie de Juillet (1830-1848) pour que les combattants de l'épopée impériale passent du rejet social à la considération. Enfin, la Grande Armée a réalisé le rêve républicain...où la valeur et l'excellence l'emportent sur la naissance !

**Loïc Salmon**

[Des Aigles et des Hommes : sur les traces de la Grande Armée](#)

[Exposition « Napoléon et l'Europe » aux Invalides](#)

« *Soldats de Napoléon* » par Jérôme Groyet. Éditions Gaussen, 144 pages, 29 €

---



# Commando

de la Seconde Guerre mondiale

## JOUR-J

À L'ASSAUT DE LA FORTERESSE EUROPE



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC



# Jour-J

Cette bande dessinée, composée d'histoires complémentaires, fait revivre le grand débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, avant, pendant et après, vu surtout par des soldats ou sous-officiers britanniques.

Il s'agit de la traduction de 12 numéros petit format de 64 pages d'une même série, publiée chaque semaine depuis juillet 1961 et intitulée « Commando ». Ce terme mythique, qui remonte à la guerre des Boers en Afrique du Sud (1899-1902), désigne les actions de guérilla et de raids des Afrikaners contre l'armée britannique. Les titres de ces récits, captivants et émouvants, parlent d'eux-mêmes : « Embuscade à l'aube », une opération spéciale avec la Résistance française ; « La batterie », autre opération spéciale mettant en lumière la psychologie de conscrits de divers horizons ; « Saut sur la Normandie » de parachutistes américains, qui seront aidés par des soldats russes enrôlés de force dans la Wehrmacht ; « Au mauvais moment, au mauvais endroit », quand un accident dû à de mauvaises conditions météorologiques met en péril l'opération « Overlord » (nom de code du débarquement) 2 jours avant le Jour J ; « Big Joe », le champion de boxe qui n'oublie pas sa spécialité, même au combat ; « Le sang des héros » ou la témérité de fils trop jeunes pour se battre comme leurs pères ; « Les diables rouges », ces parachutistes britanniques au béret rouge qui sèment la terreur chez l'ennemi ; « Opération bulldog », une histoire de chiens comme son nom l'indique ; « La meute des loups », commandos qui traversent la Manche à bord d'une péniche de débarquement le 6 juin ; « L'homme de fer » ou le combattant solitaire ; « le caporal du roi », qui se croit tout permis ; « Les pousse-cailloux », fantassins de la longue bataille de Normandie. Les récits sont émaillés d'utiles fiches techniques : pistolet-mitrailleur britannique Sten et son équivalent allemand Schmeisser ; « Pluto », oléoduc flexible pour acheminer le carburant à travers la Manche ; planeur de transport de troupes ; camion militaire à tout faire ; chasseurs-bombardiers britannique « Mosquito » et américain « Mustang » ; parachutiste britannique avec scooter ou vélo pliant largable avec lui ; homme-grenouille britannique ; torpille chevauchée par 2 hommes et sous-marin de poche britanniques ; char à fascines de branchages pour franchir les fossés et mortier de 290 mm pour percer le béton ; avion britannique d'attaque au sol « Typhoon », pendant du « Stuka » allemand ; le soldat britannique, capable de combattre de façon collective ou seul, face à l'Allemand, très entraîné et

discipliné. Ces 12 récits de guerre, rédigés pour la plupart par des anciens combattants qui n'hésitent pas, parfois, à forcer le trait, donnent un aperçu du contexte guerrier de 1944. Ainsi, ils mettent en valeur l'héroïque soldat « anglais », par rapport à l'Écossais toléré, l'Irlandais incapable d'assurer correctement l'intendance et l'Américain condescendant. En face, les soldats allemands sont des brutes épaisses, sauf celui qui sait parler aux chiens, et leurs officiers fanatiques et fourbes, sauf un... qui admire l'esprit chevaleresque d'un homologue anglais ! Ces récits témoignent aussi de la société militaire britannique des années 1940. Les officiers subalternes sont arrogants ou à peine compétents, sauf ceux sortis du rang bien entendu ! Seuls les officiers supérieurs, plus éloignés de la troupe, apparaissent responsables et expérimentés.

**Loïc Salmon**

[Provence 1944](#)

[JU 87 « Stuka »](#)

*« Jour-J » bande dessinée britannique Commando. Éditions Pierre du Taillac, 780 pages.19,90 €*

---

LES **AS** DU JUNKERS  
**Ju 87 'Stuka'**  
1936-1945

Jean-Louis ROBA



# JU 87 « Stuka »

A travers les carrières et les témoignages de ses pilotes, c'est l'histoire de l'avion Ju 87 (Junkers) « Stuka » d'appui aux troupes au sol que relate Jean-Louis Roba, qui a puisé aux sources françaises, britanniques, italiennes et surtout allemandes.

Il s'est aussi entretenu avec huit de ces « As », dont le plus célèbre, le colonel Hans-Ulrich Rudel, l'homme aux 2.530 missions de combat et 2.000 cibles terrestres, navales et aériennes détruites, record mondial ! Récipiendaire des plus hautes décorations du IIIème Reich et dont la tête est mise à prix pour 100.000 roubles par Staline, Rudel préfère se rendre à l'armée américaine le 8 mai 1945, aux commandes de son Stuka dernier modèle. Ses exploits ont servi au développement de l'avion américain à turboréacteurs A-10 « Thunderbolt II », actuellement en service et spécialisé dans l'attaque des blindés. La robustesse du Stuka, sa remarquable maniabilité due à la configuration de ses ailes en « W » et sa grande précision consécutive à la tactique du bombardement « en piqué » le feront surnommer « tueur de chars » dans sa version finale. Lors du « Blitzkrieg » (guerre éclair) de 1940, il forme un tandem avec les « panzer » (blindés) dans les grandes offensives en Europe du Nord. En fait, la conception du bombardier en piqué, plus efficace contre des cibles mobiles que le bombardier attaquant horizontalement ou dispersant ses projectiles, est... d'origine américaine ! Ernst Udet, As allemand de la première guerre mondiale, la découvre en 1931 lors d'un meeting aérien aux Etats-Unis. L'adjonction d'une sirène pour terroriser l'ennemi au sol sera abandonnée après le Blitzkrieg. Constituée d'une petite hélice fixée sur une jambe du train d'atterrissage, elle ralentissait un avion déjà lent. Remplacée par un sifflet sur la bombe larguée, elle la déviait et nuisait à son efficacité. Pendant la Bataille d'Angleterre, les autorités britanniques connaissent les faiblesses de la Luftwaffe et de la Wehrmacht, grâce au déchiffrement des renseignements d'origine électromagnétique (nom de code « Ultra »). Le Stuka, utilisé avec succès contre des navires dans la Manche, est trop vulnérable pour les raids contre la terre. L'immensité du front russe augmente l'activité des Stuka et donc leurs pertes, surtout pendant la bataille de Stalingrad en 1942. En outre, l'offensive de l'Afrika Korps en Libye mobilise de nombreux Stuka, jusqu'au coup d'arrêt à El Alamein et au débarquement des Alliés en Afrique du Nord la même année. En Tunisie, les Stuka causent tellement de dommages aux troupes américaines que le général Patton demande d'agir « *contre les attaques*



*constantes de ces Stuka allemands soi-disant obsolètes* » ! La dernière version du Stuka, dénommée « Gustav » et encore plus précise, peut détruire au canon 5 ou 6 chars au cours d'un seul vol. En 1943 en mer Egée, la Royal Navy domine la mer, mais la Luftwaffe domine les airs : les Stuka contribuent à la dernière grande victoire de la Wehrmacht en Grèce, où une armée britannique, général en tête, capitule en rase campagne. Tout au long de la guerre, cet avion mythique aura été utilisé par les propagandes des deux bords : symbole d'invincibilité et de terreur pour pousser l'adversaire à la capitulation pour l'une, « *robot maléfique et inhumain* » pour justifier l'effondrement brutal des armées franco-britanniques en mai et juin 1940 pour l'autre.

**Loïc Salmon**

**« *Les As du Junkers JU 87 Stuka* » (2013). Éditions E-T-A-I/ 192 pages/38 €**

---

*raconte-moi... expliquez-moi...  
racontez-moi... explique-moi...*

# La Légion d'honneur



COLLECTION DU CITOYEN®  
**NANE**  
EDITIONS

# La Légion d'honneur

En 2013, environ 93.000 personnes sont décorées de la Légion d'honneur. Chaque année, celle-ci est attribuée à 2.100 civils à parité hommes/femmes, à 1.100 militaires d'active, de réserve et anciens combattants et à 400 étrangers.

Toutefois, ces derniers ne font pas partie de cet ordre de chevalerie, institué en 1802 par Napoléon Bonaparte, alors Premier consul, pour récompenser les « services éminents » rendus à la Nation et selon les principes égalitaires de la Révolution. Le fameux « ruban rouge » moiré, pérenne depuis plus de deux siècles mouvementés de l'Histoire de France, remonte à Louis XIV qui avait créé l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis en 1693, supprimé par la Convention en 1792. L'Ordre de la Légion d'honneur est, depuis sa création, dirigé par un Grand Maître, en l'occurrence le chef de l'État intronisé le jour de son investiture. Son nom vient de la Rome antique, modèle des révolutionnaires de 1789 : les soldats romains étaient nommés « honorati » et la « légion » regroupait l'élite. Son siège est installé depuis 1803 à l'hôtel de Salm (Paris), qui abrite aussi le musée de la Légion d'Honneur où sont exposées des décorations de plus de 120 pays : 4.600 œuvres, dont 4.000 insignes d'ordres et récompenses français et étrangers depuis le Moyen-Âge. En raison de son prestige, de nombreux gouvernements étrangers s'en sont en effet inspirés pour créer leurs ordres nationaux. Les femmes ont accédé progressivement aux trois grades et deux dignités, finalisés en 1816 : chevalier dès 1851 ; officier, 1895 ; commandeur, 1931 ; grand officier, 1953 ; grand-croix, 1998. Soucieux de l'instruction des filles de « légionnaires », Napoléon crée en 1805 les « maisons d'éducation de la Légion d'Honneur » aux Loges (collège) et à Saint-Denis (lycée), qui dispensent encore aujourd'hui une éducation morale et citoyenne ainsi qu'une formation intellectuelle de qualité : 100 % de réussite au brevet et au baccalauréat. Ces maisons sont ouvertes aux filles, petites-filles et arrière-petites-filles des membres de la Légion d'Honneur, des titulaires de la Médaille militaire (créée pour les militaires non officiers par Napoléon III en 1852) et des membres de l'Ordre national du Mérite (fondé par le général de Gaulle en 1963), mais les places sont chères : 300 places par an pour 1.000 candidates !

Les décorés de la Légion d'honneur, sans distinction de naissance, d'origine sociale, de profession et de diplôme, se retrouvent sur l'essentiel : le dépassement de soi, l'excellence au bénéfice du bien commun et le rayonnement de la France.

Ils sont ensuite incités à faire partie de la Société des membres de la Légion d'honneur (SMLH), fondée en 1921, reconnue d'utilité publique et qui compte aujourd'hui 60.000 membres. Sous la devise « Honneur Patrie Solidarité », la SMLH poursuit trois objectifs : concourir partout au prestige de l'Ordre de la Légion d'honneur ; promouvoir ses valeurs et développer l'esprit civique et patriotique auprès de la jeunesse ; participer à des activités de solidarité nationale.

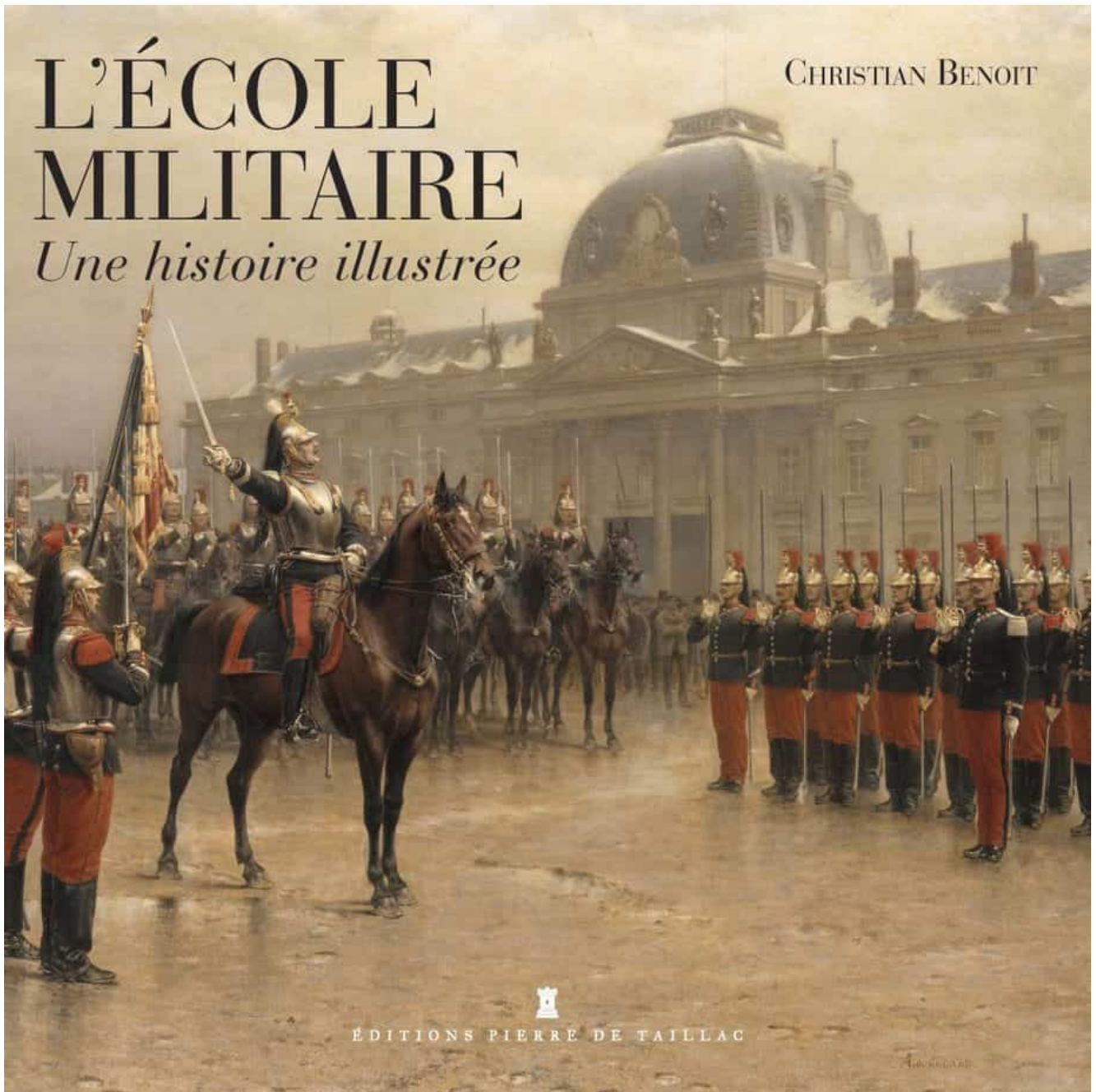
Pour éviter les abus, certaines personnes ne peuvent être proposées pendant l'exercice de leurs fonctions : ministres, parlementaires, membres des cabinets ministériels et fonctionnaires internationaux. Toutefois, les anciens Premiers ministres de la Cinquième République ayant exercé leurs fonctions pendant deux ans au moins sont élevés à la dignité de grand officier. Par ailleurs, tout acte déshonorant commis par un « légionnaire » peut entraîner une sanction : blâme, suspension et même exclusion de l'Ordre. Enfin, le port sans droit de la Légion d'Honneur est puni d'un an d'emprisonnement et de 15.000 € d'amende !

### **Loïc Salmon**

*La Légion d'honneur, ouvrage collectif, 3ème édition en 2013. Éditions Nane 48 pages 10 €*

---





# L'École militaire, une histoire illustrée

Ce monument parisien du « Siècle des lumières », où se développent l'action et la réflexion militaires, a connu une histoire mouvementée, indissociable de celle du Champ-de-Mars qui la jouxte.

Tout commence en 1750, quand le « contrôleur de l'extraordinaire des guerres » Pâris-Duverney soumet à Louis XV un mémoire sur l'utilité d'un collège

académique pour la formation des jeunes officiers. Il bénéficie de l'appui de la favorite du Roi, la marquise de Pompadour, qui souhaite un projet architectural supérieur à l'Hôtel des Invalides dont Louis XIV décida la construction en 1671. L'édit royal de 1751 concerne la création de l'École militaire, qui sera achevée en 1785 sous la direction des architectes Gabriel (celui des Hôtels de la Place de la Concorde) et Brongniart (celui du Palais de la Bourse et du Cimetière du Père-Lachaise à Paris). La marquise, qui y contribuera avec ses deniers personnels, y est immortalisée sous la forme d'une jeune femme symbolisant la « Vigilance », en support de la grande horloge de la cour d'honneur. L'édit précise que l'École est destinée à « *cinq cents jeunes gentilshommes nés sans biens, dans le choix desquels nous préférons ceux qui, en perdant leur père à la guerre, sont devenus les enfants de l'État* ». L'enseignement porte sur la géographie, le génie, l'équitation, l'artillerie, le maniement des armes (fusil et baïonnette) et l'escrime. Les élèves travaillent beaucoup et sous une discipline sévère, mais sont « *servis magnifiquement* », comme le note Bonaparte qui y séjourne d'avril 1779 à septembre 1784. Le Champ-de-Mars, vaste terrain d'exercice entre l'École et la Seine, sera le théâtre d'événements marquants dont notamment : la fête de la Fédération le 14 juillet 1790, dont la commémoration est devenue nationale en 1880 et non pas en référence à la prise de la Bastille en 1789 ; la remise des emblèmes (drapeaux, étendards et guidons) à toutes les unités militaires par Napoléon le 5 décembre 1804 ; la fête du mariage de Napoléon et de Marie-Louise le 24 juin 1810 ; la prise d'armes du 24 août 1855, où les officiers de Saint-Cyr arborent le « casoar » (plumet rouge et blanc) en l'honneur de Victoria, Reine d'Angleterre. L'École militaire aura été fermée à plusieurs reprises et transformée en caserne par intermittence jusqu'en 1945. Le capitaine Dreyfus y a été dégradé en janvier 1895, puis fait chevalier de la Légion d'Honneur en juillet 1906 après sa réhabilitation. Le bâtiment retrouve sa vocation première et deviendra « l'école des généraux », avec l'arrivée de l'École supérieure de guerre (ESG) en 1882, puis du Centre des hautes études militaires en 1911. Le lieutenant-colonel Foch, professeur à l'ESG de 1895 à 1901, y théorise ses principes de la guerre : économie des forces, liberté d'action et concentration des efforts. Il précise : « *La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas ; simplement on fait ce que l'on peut pour appliquer ce que l'on sait. Dès lors, pour pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien* ». Sorti de l'ESG en 1924, le capitaine De Gaulle est convié par le maréchal Pétain à prononcer trois conférences devant les stagiaires et une grande partie de l'état-major général en avril 1927. Intitulées « *L'action de guerre et le chef* », « *Du caractère* » et « *Du*

*prestige* », elles seront réécrites et complétées dans l'ouvrage « *Le fil de l'épée* » publié en 1932. Aujourd'hui, l'École militaire accueille des officiers chercheurs... de plus de 80 pays !

**Loïc Salmon**

[Enseignement militaire supérieur : former les chefs d'aujourd'hui et de demain](#)

[Les généraux français de la Grande Guerre](#)

[Les généraux français de 1940](#)

« *L'École militaire, une histoire illustrée* » par Christian benoît. Éditions Pierre de Taillac, 128 pages, 150 illustrations, 14,90 €

---

# CHAR SHERMAN

Toutes les variantes du M4  
depuis 1941

TAS 595



Pat Ware

E.T.A.-I

# Char Sherman

Élément principal de la force blindée alliée pendant la seconde guerre mondiale, le char américain « Sherman » a connu plusieurs versions jusqu'en 1945. Utilisé par la suite dans divers pays, il intéresse encore les collectionneurs fortunés.

Il porte le nom du général nordiste William Sherman qui vainquit les armées sudistes en 1864 et 1865, mettant ainsi fin à la guerre de Sécession. En 1944, la 3ème Armée américaine met au point une tactique de lutte « char contre char », reposant sur l'effet de surprise cher à son chef, le général George Patton. En face, la Wehrmacht aligne en effet ses « Panther » et surtout ses « Tigre » au blindage plus épais. Pendant la première partie de la guerre, au cours de ses offensives éclair sur la Pologne, les Pays-Bas, la Belgique et la France, elle a démontré sa maîtrise de la guerre des blindés par des mouvements de pénétration rapide du dispositif ennemi avec des chars suivis de près par une infanterie très mobile et entraînée, parfois précédée de troupes aéroportées. Toutefois, bien que dépourvu du raffinement des chars allemands, le Sherman compense son manque de protection et de puissance de feu par sa disponibilité en nombre. En effet, il se montre fiable, manœuvrant, facile à piloter et surtout à produire en masse. Entre 1942 et 1945, 10 entreprises américaines et 1 canadienne en construisent 49.422, alors que les usines allemandes ne livrent que 24.360 chars entre 1940 et 1945. Le Sherman connaît son baptême du feu à El-Alamein au sein de la 8ème Armée britannique en octobre 1942. Il surclasse les blindés britanniques, notamment par son canon capable de tirer des obus brisants ou perforants (charge creuse). Son nombre élevé permet de l'adapter pour diverses spécialités, très utiles lors du débarquement du 6 juin 1944 en Normandie : dépannage, lance-flammes, lance-roquettes, déminage, char amphibie, engin de pontage, transport de troupes, canons autopropulsés et canons anti-aériens. L'équipage, réduit à 4 hommes (chef de char, pilote, tireur et chargeur) fait preuve d'une grande solidarité, où tout se partage dans ce qui constitue sa « demeure » pendant des semaines ou des mois. Un projectile pénétrant à l'intérieur du char, sans en ressortir, déclenche une tempête de particules en fusion, pouvant blesser ou tuer un ou plusieurs hommes, détruire les circuits électriques et causer un incendie. Pendant les derniers mois de la guerre, les soldats allemands lancent, des toits ou des étages supérieurs des maisons, des « panzersfäuste » (grenades antichar) capables d'incendier un Sherman. Ensuite, les surplus sont repris par divers pays, dont l'Argentine, le



Chili, l'Égypte, la France, l'Inde, l'Indonésie, Israël, le Japon, le Mexique, le Nicaragua, le Pakistan, les Philippines, l'Ouganda et la Syrie. Les Sherman sont utilisés lors de la guerre indo-pakistanaise de 1965 et les conflits israélo-arabes de 1948, 1956 et 1973. Pendant 25 ans, l'armée israélienne augmente son parc jusqu'à 700 chars, dont une partie récupérée chez les armées arabes vaincues. A partir de 1953, elle les modernise avec un canon français de 75 mm puis développe son propre modèle dénommé « Isherman », en service jusque dans les années 1980. Aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud, au Canada et en URSS, les Sherman ont été transformés pour des usages civils. Enfin, aujourd'hui encore, des collectionneurs restaurent et maintiennent en état de marche de vieux Sherman... « démilitarisés » !

**Loïc Salmon**

[Patton, le chasseur de gloire](#)

[Jeep militaires](#)

« Char Sherman » par Pat Ware. Éditions E-T-A-I, 164 pages. 40 €